LE

TEMPS PERDU

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 7 décembre 1855.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

LE

TEMPS PERDU

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS

PAR

ÉDOUARD FOUSSIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1855



PERSONNAGES

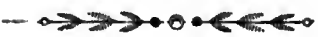
LE MARQUIS DE BÉRULLE.	MM. BERTON.
FERDINAND DE BÉRULLE, fils du marquis.	ARMAND.
ISIDORE ROBQUIN, avocat.	GEOFFROY.
MADAME ADRIENNE DE BRUCK, veuve.	Mlles DESCLÉE.
VALENTINE, sa fille.	DELAPORTE.

La scène se passe près de Paris, à la campagne.

S'adresser, pour la musique, à M. Jubin, bibliothécaire, au théâtre et pour la mise en scène détaillée, à M. Hérold, régisseur de la scène.

LE

TEMPS PERDU



ACTE PREMIER

Un salon à la campagne chez Adrienne. — Ameublement riche et simple à la fois. — Portes au fond donnant sur un jardin. — Porte à gauche. — Portes dans les angles ; celle de l'angle gauche conduit à la salle de billard et à la salle à manger ; celle de l'angle droit à l'appartement d'Adrienne. — Cheminée à droite. — Guéridon au milieu, console à gauche. — Chaises. — Fauteuils. — Canapé auprès de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIENNE, ROBQUIN sortant de la salle à manger.

ROBQUIN, quittant le bras d'Adrienne qu'il salue.

Un déjeuner royal, faisan, vin de Champagne !
Voilà comme j'admets qu'on vive à la campagne.

ADRIENNE.

Gourmand !

ROBQUIN.

Qu'un bon cigare à présent serait bon !

ADRIENNE.

Ne comptez pas, mon cher, fumer dans le salon ;
Le parc est là.

ROBQUIN.

Cousine, il pleut ; je crains le rhume.

ADRIENNE.

Fi! ne me parlez pas d'un avocat qui fume.

ROBQUIN.

Il serait, en effet, plus juste qu'il plaidât,
Vu que c'est dans ce but qu'on se fait avocat.
Mais pour plaider, il faut trouver entr'autres choses
Qu'on ne trouve jamais en les cherchant, des causes,
Et mon pauvre diplôme, hélas! m'a plus coûté
D'argent qu'il ne m'en a jusqu'ici rapporté!...

ADRIENNE.

Les filles d'avoués sont, je sais, fort courues,
Mais il en est encor qui ne sont pas pourvues;
Cherchez, trouvez-en une, et, le beau-père aidant,
Vous deviendrez peut-être un avocat plaidant.

ROBQUIN.

A ce prix-là, nenni! J'ai passé le bel âge
Où l'inexpérience invite au mariage.
Le luxe d'une femme à soi coûte trop cher;
Je vis sur le commun, moi qui ne suis pas fier,
Et n'ayant d'autre robe à payer que la mienne
J'attends gaillardement que le client me vienne.

ADRIENNE.

Vous auriez des enfants du moins.

ROBQUIN.

Merci, je veux,
En fait d'enfants n'avoir jamais que des neveux.
Vive le célibat, nargue de la marmaille!
Je ne suis pas d'humeur à vivre sur la paille,
A me manger le sang, piocher, amasser,

Afin que mes vauriens, libres de paresser
Et raillant à part soi leur bonhomme de père
Quand il sera dessous, s'ébaudissent sur terre!
Parlez-moi des neveux; c'est là d'honnêtes gens,
Pétris d'attentions, câlins, pas exigeants,
Vous comblant de cadeaux, et de façon ou d'autre
Écornant leur fortune à mijoter la vôtre!...
L'oncle meurt, les gaillards héritent, mais du moins
L'oncle a pour son argent vécu de petits soins.

ADRIENNE.

Mon cher, ne fût-ce un jour que pour vous contredire,
Vous y viendrez...

ROBQUIN.

Que non!

ADRIENNE.

Bah! il ne faut pas dire...

ROBQUIN.

Donnez-moi donc l'exemple en vous remariant :
Vous êtes jeune encore, et c'est un mal criant
Que de voir condamnés au néant du veuvage
Des charmes dont l'hymen ferait si bel usage.

ADRIENNE.

Je me remarirais? vous plaisantez, je crois;
Chez nous, qui ne pouvons nous donner qu'une fois,
Un second mariage est un tort....

ROBQUIN.

Bien minime,
Ce n'est qu'au Malabar qu'on en a fait un crime.
Si quelqu'un dans l'affaire est désintéressé,

Le grand Turc ne l'est pas plus que moi, mais, je sai...

ADRIENNE.

Il sied pour son mari que la femme ait un culte,
Culte aveugle et passant l'amour dont il résulte;
Serait-ce donc l'instruire à ce respect jaloux
Dont j'entends que ma fille entoure son époux
Que de lui montrer, moi! que sans plus de mystère
Un autre dans mon cœur peut remplacer son père.

ROBQUIN.

Mais...

ADRIENNE.

De grâce, Robquin, plus un mot là-dessus.
Je suis, je resterai veuve...

ROBQUIN.

N'en parlons plus...

A part.

J'ai levé quelque lièvre...

ADRIENNE.

Au fait...

ROBQUIN.

Parlez, cousine....

ADRIENNE.

Pour marier quelqu'un mariez Valentine...

ROBQUIN.

C'est encore un enfant, et le moment viendra,
Viendra toujours trop tôt qui vous l'enlèvera.

ADRIENNE.

Oui, mais ne faut-il pas tôt ou tard qu'on les quitte

Ces enfants bien-aimés qui nous oublient si vite?
Nous passons notre vie à nous en séparer,
Et toujours leur départ nous surprend à pleurer.

ROBQUIN.

Elle a seize ans...

ADRIENNE.

Dix-sept!

ROBQUIN.

Déjà? comme ça pousse!
Dire que j'ai vu ça pas plus haut que le pouce!...
C'est inimaginable!

ADRIENNE.

Il est temps, et je doi
L'établir jeune, un peu pour elle, un peu pour moi.
Avant de m'en aller où rien ne nous doit suivre,
En de jolis marmots je veux la voir revivre,
La chercher dans leurs traits, me méprendre à leur voix,
Les gâter, être mère une dernière fois.

ROBQUIN.

Vous devez en ce cas avoir quelqu'un en vue.

ADRIENNE.

Ma fille, sur ce point, est maîtresse absolue;
J'essaîrai seulement de l'amener au choix
D'un homme instruit, faisant œuvre de ses dix doigts,
Car l'homme désœuvré, sans attrait pour lui-même,
Ressemble à l'eau qui dort et se corrompt de même.

ROBQUIN.

Rien de plus simple alors; prenez un avocat,
Il n'aura qu'à parler pour avoir un état.

ADRIENNE.

Passe ! un semblable choix n'a rien que je réprouve,
Sauf que j'en voudrais un qui plaidât...

ROBQUIN.

On en trouve...

ADRIENNE.

Qui chérit Valentine...

ROBQUIN.

Il n'aura qu'à la voir !

ADRIENNE.

Et qui fût aimé d'elle...

ROBQUIN.

Un peu de bon vouloir,
Et...

ADRIENNE.

Bref, qu'un honnête homme, avec ou sans fortune,
Se présente, fût-il de naissance commune,
N'eût-il que son travail pour dot, fût-ce aujourd'hui,
Si ma fille consent, demain elle est à lui.

Avec un soupir triste.

Qu'elle profite au moins de mon expérience
Et tire un peu de miel du fruit de la science.

Valentine paraît.

ROBQUIN.

Quel soupir ! ce fruit-là vous fut donc bien amer ?

ADRIENNE.

Amer, non ; âpre et dur comme les fruits d'hiver.

SCÈNE II.

VALENTINE, ROBQUIN, ADRIENNE.

ROBQUIN, *allant à Valentine.*

Que nous sommes donc belle et fraîche et rose et blanche,
Beauté de tous les jours qui n'a pas de dimanche !

VALENTINE.

Es-tu prête, maman ; il est presque midi...

ROBQUIN.

Tiens, où donc allez-vous?

ADRIENNE.

A la messe...

ROBQUIN.

Un lundi !

VALENTINE.

Le soleil ne luit pas qu'une fois par semaine...

ROBQUIN.

Il ne luit pas du tout depuis une huitaine,
Averse sur averse,

A Valentine, avec une galanterie comique.

Et s'il ne s'est noyé
C'est que dans tes beaux yeux il s'est réfugié.

A part.

Je l'amadoue, afin de fumer mon cigare.

VALENTINE.

Continuez, cousin.

Tendant à Robquin une vieille guitare qu'elle décroche.

Voici votre guitare !

Robquin la menace du doigt, elle se sauve. Jeu de scène.

ADRIENNE.

Je monte m'habiller.

ROBQUIN.

C'est donc fête aujourd'hui?

ADRIENNE.

Oui.

VALENTINE.

Fête patronale...

ROBQUIN.

Heureux saint que celui...

ADRIENNE, l'interrompant.

Nous accompagnez-vous à l'église?...

ROBQUIN, se grattant l'oreille.

A l'église,

Comment donc... mais il pleut et j'ai la gorge prise.

Il essaie de tousser.

VALENTINE.

Comme moi!

ADRIENNE, riant.

Mécréant...

VALENTINE.

C'est joli de mentir...

ADRIENNE, à Valentine.

François te préviendra, quand nous devrons partir.

Fausse sortie de Valentine, qui suit les pas de sa mère et revient presque aussitôt.

SCÈNE III.

ROBQUIN, VALENTINE.

ROBQUIN, embouchant un cigare.

Enfin, me voilà seul...

Toussant à la vue de Valentine qui rentre et s'aperçoit de son jeu.

Avance ici, petite,

La poussant devant une glace.

Là, devant cette glace, et regarde-toi vite.
Comment te trouves-tu?

VALENTINE.

Ni mieux ni pis qu'hier...

ROBQUIN.

Autrement dit, l'œil vif, le front blanc, le teint clair,
Les cheveux... en un mot tu te trouves charmante?

VALENTINE.

Vous êtes trop poli pour que je vous démente.

ROBQUIN, tirant un briquet de sa poche.

Et tu ne rougis pas, grande comme tu l'es,
Belle de tant d'écus, riche de tant d'attraits,
De ne compter encor que moi dans tes conquêtes?

Après avoir essayé plusieurs allumettes qui ne prennent pas.

Les hommes ne sont pas comme ces allumettes,
Ils prennent feu, deux fois, plutôt qu'une!... Comment!
Pas la moindre amourette en train? Pas un amant
Prêt à se transformer en mari? Quelle honte!
Je ne sais vraiment pas comment tu fais ton compte...

VALENTINE.

Je suis trop jeune encor...

ROBQUIN.

Trop, à seize ans passés !
Dès qu'on n'est plus trop jeune on ne l'est plus assez.
Oui, tu crois que le temps marche avec des béquilles,
Mais tu verras plus tard quel abatteur de quilles !
Trop jeune, être trop jeune, excès charmant, abus
Qu'on commet une fois et qu'on ne commet plus;
Mal qui guérit tout seul sans espoir de rechute. —
Ah ! si j'avais encor seize ans... mais mistenflute !

VALENTINE.

C'est donc bien amusant ?

ROBQUIN.

Délicieux !

VALENTINE.

En quoi ?

ROBQUIN.

Attends que tu sois vieille. — En attendant, crois-moi,
Cherche, cherche un mari, d'autant que le plus sage
Est d'apporter beaucoup de jeunesse en ménage... —
Tiens ! je connais quelqu'un, et si tu veux...

VALENTINE.

Tout doux !...
Je vous irai chercher si j'ai besoin de vous...

ROBQUIN.

Tu rougis ! —

Fumant, à part.

Tête et feu ! le bon cigare !

Haut.

Parle,

Comment s'appelle-t-il, Pierre, Alexandre, Charle?...

La poussant du coude, avec une insistance comique.

Réponds!

VALENTINE.

Voulez-vous bien ne pas fumer...

Criant.

Maman,

Mon cousin fume... hum! hum!

Elle feint de tousser.

ROBQUIN, éteignant son cigare.

Ah! mauvais garnement!

Comment est-il?... blond?

VALENTINE.

Brun!

ROBQUIN.

D'une taille?

VALENTINE.

Ordinaire.

ROBQUIN.

De l'esprit?

VALENTINE.

Ce qu'il faut en avoir, pour me plaire...

ROBQUIN.

De l'argent?

VALENTINE.

Je l'ignore. — Il n'en a pas besoin
D'ailleurs, puisque j'en ai.

ROBQUIN.

C'est juste.

A part.

Il n'en a point!

Haut.

Tu l'aimes!

VALENTINE.

Pas encor.

ROBQUIN.

Son état, sa famille?

VALENTINE.

Je ne l'ai vu qu'au bal, et durant le quadrille
Je n'ai pas eu le temps de m'informer de tout,
Mais il danse si bien...

ROBQUIN.

Ah! c'est déjà beaucoup,
Mais ce n'est pas assez...

VALENTINE.

Je garantis d'avance
Qu'il est plein de mérite et de cœur...

ROBQUIN.

Lorsqu'il danse?... —
Et chez qui l'as-tu vu?

VALENTINE.

Chez ma tante...

ROBQUIN.

Ceci
Dit au moins quelque chose; on pourra voir, et si...

VALENTINE.

Si...

ROBQUIN.

Ce monsieur est-il avocat, que tu saches?

VALENTINE.

Non... tout ce que je sais, c'est qu'il a des moustaches...

ROBQUIN.

C'est un étudiant, alors.

VALENTINE.

Peut-être bien.

ROBQUIN.

Je crains qu'il soit bien jeune...

VALENTINE.

Alors ne craignez rien,

Le contrefaisant.

On n'est jamais trop jeune, et pour moi le plus sage
Est d'apporter beaucoup de jeunesse en ménage. —
Vous l'avez dit...

ROBQUIN.

Tu crois? Je dis ce qui me vient,
Tantôt blanc, tantôt noir, au gré de l'entretien...

VALENTINE.

Bouche cousue au moins...

ROBQUIN.

Tu peux dormir sans crainte.

VALENTINE.

Si vous voulez fumer, ce n'était qu'une quinte...
Voilà du feu...

ROBQUIN.

Donne...

VALENTINE, *retirant sa main.*

Oui, mais le moment venu,

Si peu que mon procès veuille être soutenu...

ROBQUIN, allumant.

Je prends ta cause en main, ne te mets pas en peine...

VALENTINE.

Plaidez-la bien surtout, c'est moi qui vous étrenne...
Maman!...

ROBQUIN cachant son cigare, et se brûlant les doigts.

Ciel!

ADRIENNE entrant, à Valentine.

Ton chapeau...

VALENTINE, sortant.

Je reviens.

ADRIENNE.

Je t'attend!

SCÈNE IV.

ROBQUIN, ADRIENNE, un billet de faire-part à la main.

ADRIENNE, en train de mettre ses gants.

Ouvrez donc ce billet qui m'arrive à l'instant...

ROBQUIN, prenant, ouvrant et lisant.

Madame de Gillys...

S'interrompant.

Qui donc est cette dame?

ADRIENNE.

La veuve du défunt comte de Sézename,
Qui s'est remariée au baron de Gillys,
Quoiqu'elle eût une fille et le baron un fils.

ROBQUIN.

Le baron était veuf?

ADRIENNE.

Veuf, comme elle était veuve...

ROBQUIN.

Ils se sont bien trouvés de leur seconde épreuve,
Oyez plutôt :

Lisant.

« Madame de Gillys a l'honneur de vous faire part du « mariage de sa fille, mademoiselle Laure de Sézename, « avec M. Pierre de Gillys, son beau-fils, et vous « prie, etc... »

ADRIENNE, *vivement, après avoir relu le billet qu'elle prend à Robquin.*

Unir son beau-fils et sa fille?
C'est installer l'inceste au cœur de la famille!

ROBQUIN.

L'inceste!... les enfants ne sont frère ni sœur...

ADRIENNE.

Chacun d'eux le devient du fait de son auteur...

ROBQUIN.

Ma foi! je ne suis pas plus chaste que le code :
Chacun aime, chacun se marie à sa mode,
Et chacun, hors les cas interdits par la loi,
Peut s'atteler où bon lui semble, selon moi...

ADRIENNE.

Vous êtes indulgent.

ROBQUIN.

Je ne suis pas bégueule...

ADRIENNE.

Moi, je le suis un peu...

ROBQUIN.

Vous n'êtes pas la seule.
Admettez cependant cette hypothèse-ci,
Les parents s'adoraient et les enfants aussi?

ADRIENNE.

Tant pis pour les parents! il est trop tard! La place
Ne leur appartient plus; la jeunesse nous chasse!

ROBQUIN.

Tel blâme ouvertement la faiblesse d'autrui,
Qui, dans un cas donné, l'excuserait chez lui,
Et vous, vous qui parlez, cousine, il se peut faire
Que vous eussiez agi de la même manière!...

ADRIENNE.

Moi!

ROBQUIN.

Ne jurons de rien! — Que sait-on?

ADRIENNE.

Vous rêvez!

ROBQUIN.

Ta ta!... les accidents sont si vite arrivés.

Un domestique entre.

ADRIENNE.

Ce n'est pas celui-là du moins qui m'épouvante.

Montrant le domestique.

Mais on vient me chercher, cousin, votre servante.

ROBQUIN *présentant son bras.*

Vous puis-je offrir...

ADRIENNE *riant.*

Merci! vous pourriez prendre froid.

Elle sort.

SCÈNE V.

ROBQUIN, *seul.*

Les femmes, tout pesé, valent mieux qu'on ne croit;
Et quitte à se brûler les doigts, en fin finale,
On allumerait bien la torche nuptiale.
Mais les enfants, monsieur! on n'en veut pas avoir,
Et... le jeu n'en vaut pas la chandelle, bonsoir!
Égoïsme d'accord!... mais l'égoïsme en somme
Est un petit défaut si naturel à l'homme!

Après une pause.

Cette chère Adrienne, — épouser un vieillard,
Le voir entre ses bras, mourir un peu plus tard,
Se trouver veuve, libre et jeune et riche et belle,
Et lui rester, monsieur, sept ans passés fidèle!
J'y perds mon latin...

S'arrêtant comme frappé d'une idée

Ouais.—Au fait... non.—Si... pourtant!..—
Mais non, c'est impossible! — impossible, pas tant!
Si je voulais parler, j'en sais long! c'est-à-dire,
Je sais... je ne sais rien, rien que ce qui transpire
Dans le monde, touchant certain roman d'amour...
Quant aux détails, néant! Dès que je tourne autour,
Elle tousse, et prétend que je sens la fumée...

Elle tousserait moins étant plus enrhumée.

Tapant de sa guitare.

Gardez donc vos secrets, cousine; quant à moi,
Chacun dans ce bas monde a bien assez de soi.

S'installant dans un fauteuil et se mettant à chanter.

... Au fond de leurs âmes
Il est encor des femmes
Qui savent garder un secret *.

Le marquis paraît.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ROBQUIN.

LE MARQUIS à Robquin qui ne le voit pas.

Ces dames, m'a-t-on dit, monsieur, sont à la messe,
Où les pourrais-je attendre?

ROBQUIN se remettant de sa surprise

Où? mais dans cette pièce!...

A part.

Ce visage inconnu ne m'est pas étranger...

LE MARQUIS.

Je ne veux pourtant pas, monsieur, vous déranger...
Vous cultivez les arts?

ROBQUIN.

Je chante... à la campagne.

LE MARQUIS.

En vous interrompant, j'ai perdu...

ROBQUIN.

Qui perd gagne...

* *La Reine de Golconde.*

LE MARQUIS.

Madame de Bruck va...

ROBQUIN.

Très-bien, merci, très-bien.

Le marquis parcourt le salon avec une curiosité inquiète.

ROBQUIN, après une pause.

Un vilain temps, monsieur, le vin ne vaudra rien!

Observant le marquis qui s'arrête brusquement devant un médaillon accroché au mur; à part.

Quel vertigo le prend?

LE MARQUIS.

Son portrait, pauvre image,
Où l'ensemble des traits ne rend pas le visage.

ROBQUIN.

Vous la connaissez donc?

LE MARQUIS.

Jugez d'après cela.

A part.

Drôle de corps!

ROBQUIN à part.

D'où sort cet original-là?
Demandons-lui son nom.

LE MARQUIS comme absorbé.

Me voici donc chez elle!

ROBQUIN allant au marquis; haut.

Eh bien, monsieur?

LE MARQUIS.

Eh bien, monsieur?

ROBQUIN.

Quelle nouvelle?

LE MARQUIS.

Aucune...

A part.

Ce monsieur est d'un laisser aller...

ROBQUIN.

Si je savais à qui j'ai l'honneur de parler,
J'enverrais prévenir ma cousine Adrienne.

LE MARQUIS.

Madame de Bruck est...

ROBQUIN.

Ma cousine germaine.

Se présentant.

Isidore Robquin, avocat amateur,
N'exerçant que l'hiver et plaidant pour l'honneur.

Il salue.

LE MARQUIS.

Le marquis de Bérulle...

ROBQUIN *le dévisageant.*

Eh! mais...

LE MARQUIS *continuant.*

Consul de France
A Trieste, ravi de cette circonstance...

ROBQUIN, *arrêtant le marquis au milieu de son salut.*

Bérulle! attendez donc!... Je me disais aussi,
J'ai vu je ne sais où... mais, parbleu! m'y voici!
Bérulle! un échappé du lycée Henri-Quatre!

LE MARQUIS.

En effet...

ROBQUIN.

Bon garçon, toujours prêt à se battre,
Querelleur, raisonneur, paresseux et têtu...
Assieds-toi donc, mon cher, comment te portes-tu?

LE MARQUIS.

Mais, monsieur...

ROBQUIN, le poussant dans un fauteuil.

Du monsieur, entre anciens camarades,
Des façons?... laisse là tes formes d'ambassades!
N'avons-nous pas ramé tous deux au même banc?
Tope, et vive Henri Quatre et son panache blanc!...

LE MARQUIS, prenant du bout des doigts la main que lui tend Robquin, qui s'assied à côté de lui.

Je ne me souviens pas...

ROBQUIN.

Bah! Robquin...

LE MARQUIS.

Ma mémoire...

ROBQUIN, continuant.

Qui le dernier partout, hormis au réfectoire,
N'aurait jamais appris français, latin ni grec,
N'était le peu de goût qu'il a pour le pain sec.

LE MARQUIS.

Je cherche...

ROBQUIN.

L'on vieillit et la mémoire baisse...
Mais qu'importe! il suffit que je te reconnaisse. —

LE MARQUIS.

Vous êtes sûr...

ROBQUIN, roulant son fauteuil tout près du marquis.

Parbleu !

Lui frappant sur la cuisse.

Toujours jeune! Le temps
Semble n'avoir touché ton front qu'avec des gants...
Tandis qu'ici, regarde.

Il lui montre son front légèrement chauve.

Et quelle patte d'oie !
Fructus belli !

LE MARQUIS.

Non... vous...

ROBQUIN.

Vous ! quand je te tutoie !
Qui donc se dira tu, si nous nous disons vous?
C'est au tu qu'on connaît les amis comme nous ! —
Tu ! le joli pronom ! comme il sent son collége !
Que de jeunesse il donne aux phrases qu'il abrége !
L'amour qui l'inventa l'envie à l'amitié,
Et ce qui manque au roi, c'est d'être tutoyé !..

LE MARQUIS.

Va pour le tu... Je vous... je te crois sur parole...

ROBQUIN.

Un diplomate, toi ! froid comme un protocole,
Gourmé comme un Anglais, pavoisé de rubans...

LE MARQUIS.

Les hommes, mon ami, sont toujours des enfants !

ROBQUIN.

Tu n'es pas marié?

LE MARQUIS.

Je suis veuf.

ROBQUIN.

Déjà ! peste !

Depuis longtemps ?

LE MARQUIS.

Treize ans !

ROBQUIN.

On va vite, à Trieste !

LE MARQUIS.

Et toi ?

ROBQUIN.

Toujours garçon...

LE MARQUIS.

Moi, j'eus le cœur forcé,

J'obéissais...

ROBQUIN.

Le ciel t'en a récompensé...

LE MARQUIS.

Aussi n'ai-je point fait un de ces mariages
Où la mort en passant laisse de longs nuages ;
J'ai pris femme et c'est tout...

ROBQUIN.

C'est assez...

LE MARQUIS.

J'avais là

Un amour...

Se levant.

A quoi bon te conter tout cela ?

ROBQUIN, se levant aussi.

Vieille histoire, mon cher, vieille et toujours la même ;
On n'épouse jamais la femme que l'on aime,
Tant mieux ! on la regrette, on l'adore toujours :
C'est une illusion qu'on garde à ses vieux jours.

LE MARQUIS, après une pause.

Je ne t'ai jamais vu, jadis, chez ta cousine?

ROBQUIN.

Jadis j'habitais Tours ; et tu viens, j'imagine
Lui demander...

LE MARQUIS.

Je viens, comme on fait entre amis
En lui serrant la main, lui présenter mon fils.

ROBQUIN.

Tiens, tiens, tiens! nous avons de la progéniture.
Cherchant.
Où donc ?

LE MARQUIS.

Il va venir ; un ressort de voiture
Qui s'est rompu...

ROBQUIN.

J'aurai grand plaisir à le voir :
Un apprenti consul, je suppose ?

LE MARQUIS.

A savoir ;
Il a fini son droit...

ROBQUIN.

Un marquis de Bérulle,
Son droit ! qu'on dise encor que le siècle recule.

LE MARQUIS.

J'ai voulu que mon fils conquît ses parchemins,
Autrement dit qu'il eût un état dans les mains.
C'est lui qui me rappelle à Paris, où j'espère
L'aider, en le guidant, au choix d'une carrière.

ROBQUIN.

Problème difficile, immense question !...
Nous avons les bureaux, l'administration,
Les finances, les arts et la diplomatie,
Et la magistrature et l'avocasserie !
Là, si peu que l'on ait de langue et d'entre-gent,
On n'a plus qu'à tousser, on crache de l'argent.

LE MARQUIS.

Nous verrons. — Mais parmi nos compagnons de classe,
Quelques-uns ont percé qui sont en bonne passe ;
M'ayant perdu de vue, ils m'auront oublié ;
Tu dois être avec eux en termes d'amitié,
L'accueil que tu me fais m'en est un sûr présage :
Si donc je mets un jour leur crédit en usage,
Je puis compter sur vous au moment opportun...

Se reprenant.

Tu me présenteras.

ROBQUIN.

Je n'en connais pas un !

LE MARQUIS.

Est-ce vrai ?

ROBQUIN.

Le collége est une hôtellerie ;
On se rencontre à table, on se parle, on se lie,
On se quitte, et plus tard s'aperçoit-on de loin,

Qu'on feint de se moucher avec le plus grand soin.

LE MARQUIS.

J'aurais cru qu'à vos yeux les amis de collége...

ROBQUIN.

Sans doute, j'ai pour eux... Ma foi! que te dirai-je?
J'aurais eu grand plaisir à les fréquenter tous,
Mais j'en rencontrais trop qui m'empruntaient cent sous.

Après une pause.

Si je te puis d'ailleurs donner un coup d'épaule...

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne l'ai jamais vu!... Mais la rencontre est drôle!

ROBQUIN.

On vient... As-tu besoin d'un introducteur?

LE MARQUIS.

Non!

A part.

S'il me fallait pourtant lui décliner mon nom!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VALENTINE, *puis* ADRIENNE.

VALENTINE, *entrant essoufflée, à Robquin.*

Devinez qui j'ai vu...

S'arrêtant à la vue du marquis.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Mademoiselle...

ROBQUIN, *allant à Adrienne qui entre.*

Arrivez donc, cousine...

LE MARQUIS, à part.

Elle est encor bien belle !

ADRIENNE, au marquis, une carte de visite à la main.

Vous ici, vous, monsieur !...

LE MARQUIS.

Moi ! — pardonnerez-vous
A l'un de vos amis, au plus ancien de tous,
Comme au plus dévoué, madame, une visite...

ROBQUIN.

Que de cérémonie ! à la campagne !

Au marquis.

Eh ! vite,
Prends de bonne amitié cette belle main-là
Et puisqu'on le permet, avance et baise-la !

ADRIENNE.

Monsieur...

LE MARQUIS, prenant simplement la main d'Adrienne.

C'est un ami qui vous revient, madame,
Et revient de bien loin, veilli de corps et d'âme,
Changé, mais éprouvant toujours à votre aspect
Un sentiment exquis de joie et de respect.

ADRIENNE.

Sentiment dont je suis heureuse pour mon compte.

Présentant Valentine.

Ma fille !

LE MARQUIS.

Un adorable enfant !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le comte
Ferdinand de Bérulle !

VALENTINE, à la vue de Ferdinand qui entre;

Ah!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FERDINAND.

LE MARQUIS, présentant Ferdinand

Mon fils!

ROBQUIN.

Beau garçon!

Frappant familièrement sur l'épaule de Ferdinand.

Jeune homme, touchez là! je suis de la maison,
Isidore Robquin, ami de votre père,
Et de plus avocat...— Touchez là, cher confrère!

Au marquis.

Tu ne pars que demain!

ADRIENNE, prévenant la réponse du marquis.

Je vous en prie...

Le marquis s'incline.

ROBQUIN.

Allons!
On ne court pas les bois avec des châles longs.
Ces dames vont monter alléger leur toilette,
Qui n'en restera point pour cela moins coquette.
Laissons-les ajuster d'autres traits à leur arc,
Et nous, s'il ne pleut pas, faisons un tour de parc!

Adrienne sort par la porte de gauche.

VALENTINE, à part.

J'avais bien vu, c'est lui!

Elle sort sur les pas de sa mère.

ROBQUIN, *tendant un cigare à Ferdinand qui n'a pas quitté Valentine des yeux.*

Je vous le recommande,
Fumez-moi ça, mon cher...

Lui prenant le bras d'un air mystérieux et satisfait.

Tabac de contrebande !

Le marquis est resté au fond de la scène : tous les trois sortent par la porte qui donne sur le jardin.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIENNE, VALENTINE brodant, ROBQUIN, assis d'abord, puis allant et venant.

ADRIENNE.

Ainsi l'excursion a mal fini, je vois...

ROBQUIN.

Par un bain en pleine eau pris au milieu des bois,
Et notre ambassadeur, trempé jusqu'à l'échine,
Sous son mince habit noir ferait piteuse mine,
Si je n'avais contraint en l'emmenant là-haut
Son excellence à prendre un vêtement plus chaud.
Bref, j'ai laissé notre homme installé dans ma chambre,
Le dos au feu, le nez dans ma robe-de-chambre...

VALENTINE.

Et monsieur Ferdinand?

ROBQUIN.

Il séchera sur pié...—
Je ne puis pas couper ma robe par moitié...

ADRIENNE.

Mais comment se fait-il, vous qui craignez le rhume,
Que nous vous retrouvions dans ce même costume?

ROBQUIN.

Pour cette fois, cousine, on s'est sacrifié.

Il éternue, et cherche son mouchoir qu'il ne trouve pas.

Survienne un coryza, je l'offre à l'amitié!

ADRIENNE.

Voilà de votre part un acte méritoire,
Et la postérité refusera d'y croire!
Je ne veux point chercher de taches au soleil,
Mais émanant de vous le trait est sans pareil!

ROBQUIN.

On me juge si mal!

VALENTINE.

Il faut qu'on vous essuie.

Se levant et posant la main sur l'épaule de Robquin.

Vous n'êtes pas mouillé...

ROBQUIN légèrement embarrassé.

J'avais un parapluie.

ADRIENNE.

Vous ne le disiez pas.

VALENTINE.

Mais grâce à quel hasard
Vos pieds sont-ils encore aussi secs qu'au départ?

ROBQUIN plus embarrassé.

Crois-tu?

VALENTINE.

C'est évident.

ADRIENNE.

Répondez.

ROBQUIN, se levant.

Voilà comme,

Voilà comme à la loupe on examine un homme!
Aujourd'hui l'héroïsme a l'air d'un fruit taché,
Personne n'y mord plus qu'on ne l'ait épluché.
Mais je suis simple et fais bon marché de la gloire...

ADRIENNE.

C'est ce que nous verrons, mon cher, après l'histoire.

ROBQUIN.

Suivis d'Hector, mon chien, nous entrions sous bois,
Le marquis rêvassait en se mordant les doigts,
Son fils allait, venait, gai comme une grisette
Qui cherchant du mouron rencontre une noisette,
Et moi, je ramassais un plat de champignons
Que j'enverrai ce soir à Paris...

VALENTINE.

Ils sont bons?

ROBQUIN.

Je l'espère... d'ailleurs ne sois pas inquiète,
C'est pour faire un cadeau...

ADRIENNE *bas à Valentine.*

Tu diras qu'on les jette...

ROBQUIN.

Soudain le ciel se couvre, un éclair luit. « Il pleut,
Il va pleuvoir, courons, dis-je, et sauve qui peut!
Je connais le chemin, suivez mon parapluie! »
Je l'ouvre et convaincu qu'ils me suivent, la pluie
Me talonnant, je pars. Piquant droit au plus court
J'enfile vingt sentiers que je coupe au détour,
Je galope, j'atteins le parc, je le traverse,
Et comme vous voyez, j'arrive avant l'averse.

Alors, je me retourne...

ADRIENNE.

Et vos deux compagnons?

ROBQUIN.

J'ignore s'ils cueillaient aussi des champignons:
Le fait est qu'ils ne sont rentrés qu'après l'orage,
Accompagnés d'Hector qui suivait à la nage.
M'ayant perdu de vue ils s'étaient égarés... —
Demandez-leur un peu si je cours, vous verrez!

ADRIENNE.

Oui-dà, vantez-vous-en, l'occasion s'y prête:
Les laisser dans le bois...

VALENTINE.

Hector n'est qu'une bête,
Mais il a plus de cœur que vous.

ROBQUIN.

C'est bien le moins,
Un chien!

ADRIENNE.

Nous confirons nos hôtes à vos soins...

VALENTINE.

Les héros comme vous poussent à la douzaine...
Le contrefaisant.
On s'est sacrifié!

ROBQUIN.

Faut-il pas qu'on se gêne
Entre intimes!... et puis demandais-je à sortir?...
Bien en prend à Gaston que je sache courir;

Si je ne me sentais aussi sec que gingembre,
Du diantre! s'il serait dans ma robe de chambre.

ADRIENNE.

De qui nous parlez-vous, — Gaston?

ROBQUIN.

Parbleu! Gaston,
Le marquis...

ADRIENNE.

Le marquis?... mais ce n'est pas son nom...

ROBQUIN.

Ce n'est pas son nom?

ADRIENNE.

Non.

ROBQUIN.

Ah! comptez-vous apprendre
A Pylade le nom d'Oreste, son plus tendre,
Son seul, son plus antique ami!... le tour est fort!
Le marquis est changé du tout au tout, d'accord,
Mais non pas à ce point, cousine, je suppose
Que son nom soit compris dans la métamorphose.

ADRIENNE.

Il paraîtrait que si...

ROBQUIN.

Je suis certain...

ADRIENNE.

Chansons!

ROBQUIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons...

ADRIENNE.

Qui sait!

ROBQUIN.

Comment...

ADRIENNE.

Sa carte est sur la cheminée,
Lisez; à mon retour François me l'a donnée.

ROBQUIN, *lisant.*

Georges de Bérulle...

VALENTINE, *riant.*

Hein?

ROBQUIN.

Quoi? Georges ou Gaston
Est le numéro bis de la même maison;
On n'a pas qu'un seul nom de baptême...

ADRIENNE, *après un signe d'assentiment.*

J'y pense;
Le marquis a là-haut l'air d'être en pénitence,
Invitez-le à venir.

ROBQUIN.

En robe de chambre?

ADRIENNE.

Oui,
J'ai fait faire du feu, céans, exprès pour lui,
Et du thé...

ROBQUIN.

Bah! du thé?

ADRIENNE.

Si vous en voulez prendre...

ROBQUIN, remerciant du geste.

En plein jour...— Je vais voir si Gaston veut descendre.

VALENTINE.

Et monsieur Ferdinand?

ROBQUIN, montrant le thé qu'apporte un domestique.

Je lui donne ma part. —
Mais au fait ce garçon doit jouer au billard,
Vu que l'on sait bien moins au sortir de l'école
Comme un contrat se fait que comme on carambole.

A Valentine.

Viens-t'en marquer les points, et que je sois un sot
Fillette, si d'abord je ne le fais capot!

La menant embrasser sa mère.

Adieu, maman, allons!

Il sort en courant, tenant Valentine par l'oreille.

SCÈNE II.

ADRIENNE, seule, regardant sortir Robquin.

Ah! tête sans cervelle,
Cerveau fêlé que l'âge a fêlé de plus belle!
Je m'étonne parfois comme d'un contre-sens
Qu'il puisse là-dessus pousser des cheveux blancs!

Changeant de ton.

Il est donc revenu, lui! Que va-t-il me dire?
Lui, Georges! quand j'y songe, il me semble relire
Un de ces contes bleus dont l'éternel attrait
Gît dans le souvenir du plaisir qu'ils ont fait.
Son apparition m'a tout d'abord émue,

Mais je sens par degrés que mon cœur s'habitue
A trouver un ami dans l'amant d'autrefois :
Il fut absent, un siècle, et je m'en aperçois.

Bruit dans la coulisse.

SCÈNE III.

ADRIENNE, ROBQUIN, LE MARQUIS en robe de chambre.

ROBQUIN, à la cantonade.

Entre donc...

LE MARQUIS, de même.

Je ne puis, accoutré de la sorte...

ADRIENNE.

Faut-il qu'à mon cousin j'aille prêter main-forte?
Cher marquis, entrez donc, vous êtes excusé...

LE MARQUIS, entrant.

Ce ridicule habit m'a tout dépaysé.

ROBQUIN, se récriant.

Ridicule ! pardon ! passé la canicule,
Je ne vois pas du tout qu'il soit si ridicule.

Lui tapant sur l'épaule.

Bonsoir, et tâche un peu, quel qu'en soit l'acabit,
De ne pas me gâter mon ridicule habit.
Je vais joindre ton fils.

Il sort en gesticulant.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ADRIENNE.

ADRIENNE, au marquis.

Asseyez-vous, de grâce;
Approchez-vous du feu, remplissez votre tasse,
Sans vous inquiéter plus que je ne le fais
D'un habit excellent quand le temps est mauvais. —
Vous êtes pour longtemps à Paris?...

LE MARQUIS.

Je l'ignore,
Mais compte y séjourner deux ou trois mois encore!...

ADRIENNE.

Vous venez travailler à votre avancement?

LE MARQUIS.

Non, j'y viens installer mon fils tout bonnement;
Pour moi, simple chargé d'affaires à Trieste,
Je me plais à mon poste, et, m'y plaisant, j'y reste.

ADRIENNE.

C'est bien de n'avoir pas oublié vos amis.
Depuis quand êtes-vous de retour à Paris?

LE MARQUIS.

Vingt-cinq jours environ...

ADRIENNE, un peu piquée.

Le mois n'en a que trente...
Mais le temps marche vite et la mémoire est lente... —

LE MARQUIS.

J'hésitais à venir...

ADRIENNE.

Pourquoi donc? vous voyez
Qu'on vous a reconnu sans que vous vous nommiez...

LE MARQUIS.

Cent fois merci, madame...

Il va pour se lever.

ADRIENNE, l'arrêtant du geste.

Oh! demeurez en place,
Car, je dois l'avouer, quelque effort que je fasse
Pour en croire mes yeux, ce singulier habit
Porté, par vous, chez moi, me trouble un peu l'esprit.
Vous m'accorderez bien cette petite grâce?

LE MARQUIS.

Il ne vous trouble pas autant qu'il m'embarrasse,
Et je vais...

La poche de la robe de chambre se prend dans le bras du fauteuil.

ADRIENNE.

Vous allez le déchirer d'abord,
Puis le vôtre, marquis, est trop malade encor.
C'est comme un fait exprès; ce misérable orage
Qui crève justement pour vous prendre au passage...
Voilà plus de dix jours qu'il couvait en dessous!

LE MARQUIS.

Oui, j'ai toujours joué de bonheur avec vous!

Silence.

ADRIENNE.

A quoi songez-vous donc?

LE MARQUIS.

A rien, je vous écoute.

ADRIENNE.

Les yeux fermés...

LE MARQUIS.

Les yeux fermés, afin sans doute
De vous entendre mieux. C'est bien la même voix,
La voix qui remuait tout mon cœur autrefois;
Et je n'ose, madame, avouer sans sourire
Qu'elle conserve un peu de son premier empire.

ADRIENNE.

Un peu, soit, mais si peu qu'il n'en faut plus parler :
C'est l'oiseau bleu qui chante avant de s'envoler !...

Remarquant le marquis qui fait rouler entre ses doigts une tabatière.

Est-ce que vous prisez, par hasard ?...

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Moi, madame...

ADRIENNE.

Mais où donc avez-vous découvert cet infâme
Petit meuble que...

LE MARQUIS, *cherchant d'abord puis montrant la poche de la robe de chambre.*

Là...

ADRIENNE.

Cet horrible Robquin !...
Il mangera bientôt du tabac sur son pain.

LE MARQUIS.

Dieu sait en fouillant bien ce qu'on verrait encore !...

ADRIENNE.

Gardez-vous-en, marquis; c'est la boîte à Pandore
Que la poche au cousin, tous les vices y sont...

LE MARQUIS.

Que je la viderais bien vite, et jusqu'au fond
Si j'y croyais aussi rencontrer l'espérance!

Il veut se lever. Léger craquement de la poche qui se prend encore dans le bras du fauteuil.

ADRIENNE.

Si j'ai bien entendu, l'effraction commence.

LE MARQUIS, *toujours assis.*

Vous riez! et pourtant la situation
Prête au rire, bien moins qu'à la réflexion.
Le costume est grotesque en effet, et j'avoue
Que ce n'est pas ainsi que le drame se joue.
Mais si vous n'avez point perdu tout souvenir
Des liens qui jadis ont dû nous réunir,
Si vous vous rappelez encor cette tendresse
Dont les événements ont déçu la promesse,
Est-ce qu'en vérité, réfléchissez-y bien,
Ce vêtement intime au cœur ne vous dit rien?...

ADRIENNE.

Il me dit simplement qu'arrivé sans bagage,
Vous...

LE MARQUIS.

Vous n'en pensez pas un traître mot, je gage,
Et vous devinez bien où va l'allusion...
Ah! pour moi, je me sens tout pris d'affliction
Quand je songe qu'un jour il ne tint qu'à moi d'être
Ce que dans ce salon j'ai le tort de paraître,
Et qu'aujourd'hui, madame, au lieu d'être chez vous,
Je serais chez moi, non, mieux encore chez nous,
Portant sans embarras ce costume le même

Que parerait alors son intimité même !

ADRIENNE.

A qui la faute donc, s'il en fut autrement ?

LE MARQUIS.

A qui la faute? à moi peut-être...

ADRIENNE.

Assurément...

LE MARQUIS.

Quand on nous sépara, je n'étais pas mon maître,
Vous le savez, madame !

ADRIENNE.

Il fallait savoir l'être !
Si vous aviez d'ailleurs, monsieur, en temps et lieu
Fait parler votre amour avec ce même feu,
Votre père contraint à lui céder la place
En dépit de son nom, de son rang, de sa race... —
Mais qu'ont à voir ici nos vieux dissentiments?
Le temps n'est plus pour nous des querelles d'amants!...

Avec beaucoup d'embarras, après une pause.

Et votre fils ressemble à sa mère...

LE MARQUIS, *très-ému.*

On le trouve...

A part.

Si je comprends un mot à tout ce que j'éprouve!

Avec force.

Adrienne !

ADRIENNE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Oh ! madame, pardon !...

J'ai beau contre mes yeux invoquer ma raison,
Il me semble, à présent que je vous ai revue,
Que c'est d'hier seulement que je vous ai perdue;
Et, tenez...

Il se lève violemment, sa poche se reprend de nouveau dans le bras du fauteuil, se déchire ; il renverse sa tasse à thé qui tombe à terre, etc.

Étourdi que je suis!

ADRIENNE, cachant mal son émotion.

Ce n'est rien.

A part.

Béni soit l'incident qui rompt cet entretien!...

LE MARQUIS.

Je suis confus, vraiment, de tant de maladresse...

ADRIENNE.

Le thé ne tache pas, mon ami. Je vous laisse.

Elle sort vivement.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, seul.

A quoi bon le nier?... c'est clair, je l'aime encor!
Je n'imaginais pas que le coup fût si fort! —
Contre-temps ridicule!... écrase le tonnerre
Et la robe de chambre et le propriétaire!...—
Sa main tremblait un peu quand ce damné fauteuil...—
Que de sérénité pourtant dans son accueil!
Ne serais-je vraiment plus qu'un ami pour elle?

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ROBQUIN.

ROBQUIN, une queue de billard à la main.

Nous nous amusons donc à casser la vaisselle!...
Je venais vous donner un petit coup de main;
Il n'en coûte pas plus, pendant qu'on est en train! —
Et la cousine, au fait, la trouves-tu vieillie?
Tu ne m'en parles pas?...

LE MARQUIS.

Elle est toujours jolie...

ROBQUIN.

Que de froideur... elle a pourtant bien des appas,
Et d'aucuns que je sais en feraient plus de cas.
Mais c'est, je t'en préviens, une veuve modèle,
Et Pénélope auprès ne fut qu'une donzelle.

LE MARQUIS, avec joie.

Ah! tous les soupirants...

ROBQUIN.

Tous ont dû déguerpir...

LE MARQUIS.

Tous?

ROBQUIN.

En ayant été pour leurs frais de soupir...—
Un excepté pourtant, dont la flamme discrète,
Est, si je ne me trompe, attisée en cachette...

LE MARQUIS, vivement.

Comment ça?

ROBQUIN.

Curieux !

LE MARQUIS, jouant l'indifférence.

Oh! c'était pour savoir...

ROBQUIN.

Imagine-toi donc que cet hiver, un soir,
Je l'ai prise à Paris, lisant certaine lettre
Qui l'intéressait tant, qu'afin de se remettre
D'un trouble qui sautait aux yeux, elle feignit
De vouloir remonter sa lampe, et l'éteignit...

LE MARQUIS.

Une lettre...

ROBQUIN.

Ce qui, joint à ce qui transpire...

LE MARQUIS.

Un pareil fait ne dit que ce qu'on lui fait dire,
Et le plus clair pour moi c'est qu'il ne prouve rien.

ROBQUIN.

Passe!... c'est ton avis, mais ce n'est pas le mien.
Après tout, que son cœur reste froid ou s'échauffe
Qu'importe! ce n'est pas pour nous que le four chauffe...

Reprenant sa queue de billard.

Bonjour...

Fausse sortie

LE MARQUIS, à part, très-ému.

C'est impossible, oui, mais si c'était vrai?...

Haut.

Monsieur... mon cher Robquin...

A part.

Ah! j'ai le cœur serré

Comme dans un étau...

Haut. Essayant de sourire.

Quel nom portait la lettre...

Que...

ROBQUIN.

Je n'en ai jamais su la première lettre...

LE MARQUIS.

Ah!

ROBQUIN.

Tu parais vexé...

LE MARQUIS.

Vexé? Pourquoi vexé?

ROBQUIN.

Je t'en ai dit ni plus ni moins que je n'en sai...

LE MARQUIS.

Qui t'en demande tant, et que me font en somme
Vos contes à dormir debout...

ROBQUIN.

Mais, mon bonhomme,
C'est toi qui me poursuis avec tes questions...

LE MARQUIS.

Qu'elle donne champ libre à ses affections!

ROBQUIN.

Parbleu!... Mais ne va point souffler mot de la chose...

LE MARQUIS.

Vous ne me prenez point pour un sot, je suppose.
Je remonte là-haut, à l'honneur de vous voir...

Fausse sortie.

ROBQUIN, éternuant.

Un instant...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce encor?

ROBQUIN.

Donne-moi mon mouchoir...

LE MARQUIS, ne comprenant pas.

Quel mouchoir?

ROBQUIN, montrant sa robe de chambre.

Mon mouchoir!

Reculant d'un pas à la vue de sa poche déchirée.

Ciel! voilà bien le pire!...
Prêtez donc vos habits pour qu'on vous les déchire!
Un habit qui n'est pas payé, c'est fait exprès!...

LE MARQUIS, avec colère.

Envoyez-moi la note, et laissez-moi la paix!

ROBQUIN.

La note? Croyez-vous que l'on soit sans ressource?

LE MARQUIS.

Allez au diantre!

ROBQUIN.

Et vous au diable!... avec sa bourse!

LE MARQUIS, s'avançant sur lui.

Mais je ne vous connais ni d'Ève ni d'Adam...

ROBQUIN.

Je voudrais parbleu! bien, en pouvoir dire autant...

LE MARQUIS, se contenant avec peine.

Je ferais quelque esclandre, et mieux vaut que je parte...

Mais si vous n'êtes pas content,

Retrouvant sa carte qui est restée sur le guéridon.

voici ma carte!

Il sort.

ROBQUIN, stupéfait.

Sa carte! à quel propos? Comment de but en blanc...

La mettant dans sa poche.

Soit, je lui renverrai la mienne, au jour de l'an!

Ferdinand paraît.

SCÈNE VII.

ROBQUIN, FERDINAND.

FERDINAND, au seuil de la porte, sa queue de billard en main.

Je vous attends depuis une heure, sans reproche.
Nous sommes manche à manche et...

ROBQUIN.

J'en suis pour ma poche!

FERDINAND.

Nous ne jouons plus?

ROBQUIN, sèchement.

Non!

FERDINAND.

Vous me boudez?

ROBQUIN, amicalement.

J'ai tort,
Mais monsieur votre père est un fameux butor,
Et je ne voudrais pas, pour tout l'or de la terre,

Tant gros monsieur qu'il soit, avoir son caractère!

FERDINAND.

Mon père, des humains le plus inoffensif...

ROBQUIN.

Vous trouvez! un brutal qui veut m'embrocher vif,
Un sans-soin qui me met ma garde-robe en loque,
Et pour raccommoder l'affaire me provoque...

Mouvement de Ferdinand.

Oh! tranquillisez-vous; nous autres avocats,
Nous nous prenons de bec mais ne nous battons pas;
Ce serait un massacre autrement...

FERDINAND, souriant.

Je vous jure
Qu'il serait le premier à réparer l'injure...

ROBQUIN.

La réparation regarde le tailleur...
Ce n'est que décousu...

FERDINAND, sans comprendre.

Décousu?

ROBQUIN, continuant.

Le malheur
N'est pas tel, vous voyez, qu'il faille qu'on se tue...

FERDINAND, à part, toujours sans comprendre.

Sa conversation surtout est décousue...

Entre Valentine.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALENTINE.

VALENTINE.

C'est moi !

ROBQUIN.

C'est comme ça que tu marques mes points.

VALENTINE.

Vos trois billes jouaient toujours aux quatre coins...

ROBQUIN, montrant le jardin.

Dès qu'on tourne le dos, vite tu te dépêches...

VALENTINE, avec intention.

Je viens du potager y ramasser des pêches...

ROBQUIN.

Où sont-elles ?

VALENTINE.

Chez vous.

ROBQUIN.

J'y cours incontinent...

Fausse sortie, bas à Valentine.

Comment le trouves-tu?

VALENTINE.

Qui ?

ROBQUIN.

Monsieur Ferdinand !

VALENTINE.

Mais c'est lui qu'à Paris j'avais vu chez ma tante.

ROBQUIN.

Bah ! la reconnaissance a-t-elle été touchante,

A Ferdinand, malgré les signes que lui fait Valentine.

Monsieur le beau danseur...

FERDINAND.

Moi ? je ne danse pas !

ROBQUIN.

Ne rougissez donc point d'être jeunes, ingrats,
Et dansez donc tandis que vous avez des jambes !
Il n'est plus aujourd'hui que les vieillards d'ingambes.
Mais, quant aux jeunes gens, autant de petits vieux ;
Dès qu'ils ont de la barbe, ils n'ont plus de cheveux !
A les voir, on dirait qu'ils ont par maladresse,
Avant leurs dents de lait, fait leurs dents de sagesse,
Et nous verrons bientôt, à moins de les fouetter,
Que messieurs les enfants ne voudront plus téter !...

A Ferdinand qui veut l'interrompre.

Ne vous défendez pas... d'ailleurs mademoiselle
Vous a pris en flagrant délit de pastourelle ;
Elle vous le dira, ce qui prouve au besoin
Qu'un entrechat bien fait peut conduire bien loin !

A part.

Que leur petit roman se termine à ma guise,
Et je garde à sa mère une bonne surprise...

FERDINAND, l'arrêtant au moment où il va sortir.

Mais, monsieur...

ROBQUIN, donnant une tape sur une branche de houx que tient Ferdinand, qui l'a piqué ; à part.

Maladroit ! ramassez votre houx,
Regardez, comprenez, parlez... et taisez-vous !

Il sort.

SCÈNE IX.

VALENTINE, FERDINAND.

FERDINAND.

Vous m'avez vu danser?

VALENTINE.

Oui, monsieur, chez ma tante,
A son bal costumé...

FERDINAND.

Chez madame Demante.

VALENTINE.

Précisément, monsieur, et je vous vois encor,
Chaussé d'escarpins bleus, bouclés de gros nœuds d'or,
Mis d'une longue veste ornée à ses deux manches
De flots de rubans bleus sur des faveurs blanches
Et d'un grand chapeau fait en pain de sucre et haut...
Qui n'en finissait pas!

FERDINAND.

Oui...

A part.

J'étais en Pierrot!

VALENTINE.

Et moi comment étais-je?

FERDINAND.

En simple bergerette.

VALENTINE.

Vous vous en souvenez?... j'avais une houlette
A la main...

FERDINAND, jouant avec la branche de houx qu'il tient à la main.

Justement !... du houx dans les cheveux,
Lequel s'en détacha durant un avant-deux ;
Je le rattrape au vol, lorsqu'une grosse épine
Entre mes doigts de gants glissant à la sourdine...

VALENTINE.

Vous piqua !...

FERDINAND.

Jusqu'au sang !...

VALENTINE.

C'est vrai ! mais en ce cas,
Pourquoi donc avoir dit que vous ne dansiez pas ?
Je pouvais d'un seul mot vous prouver le contraire.

FERDINAND.

C'est que je n'ai pas cru qu'il fût si nécessaire
De mettre mon ancien dans nos petits secrets.

VALENTINE, après un silence.

Vous êtes avocat maintenant ?

FERDINAND.

A peu près...

VALENTINE.

Aussi, vous avez dû supprimer la moustache...

FERDINAND.

Supprimer, que non pas !

VALENTINE.

Cependant...

FERDINAND, riant.

Je la cache !...

VALENTINE.

Maman aime beaucoup les avocats...

FERDINAND.

Et vous?

VALENTINE.

J'ai les goûts de maman...

FERDINAND.

Vous les aimez?

VALENTINE.

Pas tous!...

FERDINAND.

Vous auriez trop à faire, et ma peine est profonde
De n'être pas tout seul de mon état au monde...

VALENTINE.

Pourquoi?

FERDINAND.

Pour être seul.

VALENTINE.

C'est un tort...

FERDINAND.

La raison?...

VALENTINE.

On ne perd pas toujours à la comparaison!

FERDINAND.

Aussi paraissiez-vous, au bal de votre tante,
Vingt fois de la beauté des autres, plus charmante.

VALENTINE.

Vrai?

FERDINAND.

Je n'ose vous dire encor ce que je sens,
Car de pareils aveux sont bien embarrassants;
Mais j'ai beau me moquer de moi-même, il me semble
Que l'amour n'est pas loin quand nous sommes ensemble.
Le croyez-vous?

VALENTINE.

Je crains qu'il ne soit arrivé!

FERDINAND.

Mon bonheur passerait tout ce que j'ai rêvé,
Et j'éprouve, à présent, que mon âme est éprise
Moins de votre beauté que de votre franchise.
Mais j'entrevois d'ici mille obstacles...

VALENTINE.

Lesquels?

FERDINAND.

Souvent aux amoureux les parents sont cruels...
Votre mère a pour vous le droit d'être exigeante.

VALENTINE.

Elle l'est moins que moi.

FERDINAND.

Vous êtes indulgente,
Mais...

VALENTINE.

Vous exercerez...

FERDINAND.

Il le faut...

VALENTINE.

Quel bonheur!

Ma mère a justement les oisifs en horreur.

FERDINAND.

Vous le dites. — Faut-il aussi que je le croie?

VALENTINE.

Consultez votre cœur, et croyez-en ma joie.

FERDINAND.

Mais...

VALENTINE.

J'entends votre père...

FERDINAND.

Irez-vous au jardin?

VALENTINE.

Mais c'est un rendez-vous?

FERDINAND, riant.

J'emmènerai Robquin.

VALENTINE.

Je ne sais pas... Je vais là-haut prendre une ombrelle...

FERDINAND.

Vous irez donc?...

VALENTINE.

Adieu.—Je crois que l'on m'appelle.

Criant à la cantonade.

J'y vais!...

Elle sort en courant.

SCÈNE X.

FERDINAND, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, entrant, à part.

J'ai réfléchi, ce Robquin est un sot,

Comme moi, qui m'en vais prendre feu, sur un mot...—

Haut.

Ferdinand.

A part.

Abordons la question de face.

Haut.

Je viens te consulter, et sans autre préface,
Mon ami, sur un point difficile à traiter,
Prendre ton sentiment que j'entends respecter.
Ta mère est morte jeune, et je te le rappelle,
Non point pour éveiller ta tendresse pour elle,
Tu n'es plus un enfant, et mieux tu connaîtras
Les femmes, mon ami, mieux tu l'apprécieras.
Si je t'en parle donc, c'est que ma conscience
Veut contre toi d'abord te mettre en défiance
Afin que ta réponse, à tout événement,
Ne se ressente pas du premier mouvement.

FERDINAND.

Quelle solennité!... Vous m'effrayez, mon père...

LE MARQUIS.

C'est qu'il s'agit pour moi de remplacer ta mère,
De me remarier en un mot, et je croi
Ne gagner son aveu qu'en l'obtenant de toi.

FERDINAND.

Remariez-vous donc. — S'il se fût agi d'elle
Ma réponse eût été tout autre et bien formelle,
Car un fils ne peut pas, sans se sentir atteint
Dans ce que sa tendresse a toujours de hautain,
Admettre que sa mère, un jour même en idée,
D'aucun être vivant puisse être possédée.

LE MARQUIS.

Tu ne verrais donc pas d'un mauvais œil...

FERDINAND.

En rien...
L'abandon à votre âge est triste plus qu'au mien,
Et bien qu'auprès de moi la nouvelle venue
Ne puisse remplacer l'autre que j'ai perdue,
Je lui voue un respect profond, d'autant plus grand
Qu'elle remplira mieux la place qu'elle prend.

LE MARQUIS.

Merci, mon cher enfant; sois convaincu d'avance
Que si je me résous à quelque autre alliance,
Je tiens à la conclure en des conditions
Telles que toi ni moi nous ne nous en plaignions.

FERDINAND, *après un silence.*

Et moi, si je trouvais un parti convenable...

LE MARQUIS.

Trouve... rien ne saurait m'être plus agréable.
Je puis quitter Paris d'un jour à l'autre, et si... —
Nous en recauserons, laisse-moi.

Ferdinand sort.

La voici!
Que j'étais ridicule avec ma folle crainte!
Ai-je assez fait de bruit pour une lampe éteinte,
Comme si ces tours-là ne s'étaient jamais vus!
Mais je l'entends,

Adrienne paraît.

la vois, et je n'y songe plus!

Elle tient une lettre à la main.

SCÈNE XI.

ADRIENNE, LE MARQUIS.

ADRIENNE, riant.

Ah! nous avons repris notre frac d'étiquette.
Ayez donc la bonté d'agiter la sonnette.

LE MARQUIS, sonnant.

Votre robe n'a pas souffert de mes méfaits?

ADRIENNE.

Au contraire... elle na jamais eu l'air si frais..

Un domestique entre avec une lampe.

Posez la lampe là.

Au marquis.

L'été nous abandonne,
Et voici de retour les longues nuits d'automne!
Je viens de terminer mon courrier...

Tendant une lettre au domestique.

Pour Paris!..

Il sort.

Au marquis devenu tout d'un coup rêveur.

Vous ne connaissez pas madame de Gillys?

LE MARQUIS, sans répondre, à part.

Encor quelque missive!

Il se met à tourmenter la lampe.

ADRIENNE.

Une excellente femme...—
La lampe ne va pas?

LE MARQUIS.

Si fait, si fait, madame.

ADRIENNE, *continuant.*

Que le travers niais d'agir en esprit fort
Jette dans des écarts qui lui feront du tort.

LE MARQUIS, *distrait, toujours à la lampe.*

Oui...

ADRIENNE.

Vous la connaissez...

LE MARQUIS, *même jeu.*

Non...

ADRIENNE, *surprise et avec impatience*

Oui, non... — Ah çà, de grâce,
Marquis, veuillez laisser ma pauvre lampe en place.
Vous la martyrisez; baissez-la, montez-la,
Puis, ceci fait, tâchez d'oublier qu'elle est là...

LE MARQUIS.

C'est difficile!

ADRIENNE, *ne comprenant pas.*

Bah!

LE MARQUIS.

Vu qu'il faudrait comme elle
Que j'oubliasse aussi ce qu'elle me rappelle.

Silence. Changeant de ton et tâchant de sourire.

Puis-je vous demander à qui va ce billet,
Que votre domestique emporte?

ADRIENNE.

S'il vous plaît?...

LE MARQUIS.

Celui que tout à l'heure...

ADRIENNE.

Il est pour la baronne
De Gillys...

LE MARQUIS.

Est-ce aussi de la même personne
Que vous vint, cet hiver, une lettre, qu'un soir...

ADRIENNE, de plus en plus surprise.

Elle m'écrit souvent... Mais pourrais-je savoir?..

LE MARQUIS, continuant.

Lettre fort émouvante, affirme la chronique,
Car quelqu'un qui survint au moment pathétique
Sans doute, un indiscret prétend qu'à son aspect
Votre embarras fut tel, qu'il lui devint suspect,
Ce que voyant alors vous perdez contenance,
Votre trouble s'accroît de sa propre évidence,
Vous allez vous trahir tout à fait, quand soudain,
Votre lampe, un bijou, la lampe d'Aladin,
S'éteignant, vous fournit le temps de vous remettre
Et le loisir aussi de cacher cette lettre...
Il fallait que le style en fût bien attrayant
Pour que vous en vinssiez à cet expédient!

ADRIENNE à part.

Je comprends tout!

Haut.

Robquin a la mémoire bonne;
Il ne s'est, ma foi, pas trompé d'une consonne.

LE MARQUIS.

Vous l'avouez, à moi, madame!

ADRIENNE.

A vous surtout!

Ce n'est pas un aveu qui me coûte beaucoup...

LE MARQUIS.

Je n'ai pas, en effet, pas le droit de me plaindre!
On est franche, avec moi l'on dédaigne de feindre!
Mais quelle idée aussi, quel besoin nous avons
De faire un piédestal à ce que nous aimons,
De ne vouloir jamais nous bien pénétrer l'âme
Que notre idole n'est qu'une femme, une femme!
Et que cette beauté dont nous la revêtons,
C'est nous, nous seulement, nous qui la lui prêtons!

ADRIENNE.

Vous en avez, on voit, la grande expérience,
Puisque vous m'outragez ainsi, de confiance.

LE MARQUIS.

Oh! ne m'en veuillez pas, allez! je souffre assez
De ces emportements dont vous vous offensez!...

ADRIENNE.

Mais...

LE MARQUIS, s'interrompant.

Brûlons le passé!... je n'en veux rien connaître,
Rien! je ne pourrais plus vous pardonner, peut-être!
Laissons à nos enfants ces aveux délicats
Que l'amour se complait à mûrir pas à pas:
Ils sont jeunes! mais nous, déjà sur la limite,
Nous entrons dans un âge où l'on vieillit si vite!
Il nous faut arriver au but, par tout chemin,
La planche de salut peut nous manquer demain!
Je vous aime, Adrienne, avec la violence
D'un amour qui survit à vingt ans de silence,
Je vous aime, non plus de cette aveugle ardeur

Où les sens ont souvent plus de part que le cœur,
Mais d'un de ces amours réfléchis, inflexibles,
Toujours mal assoupis, pleins de réveils terribles,
Et qui, lorsque déjà l'homme est sur le retour,
Ont toute l'énergie au moins du premier jour !

ADRIENNE.

Vous m'aimez! prenez garde, et si j'étais coupable?

LE MARQUIS.

Vous n'en verriez que mieux de quoi je suis capable,
Car je viendrais encor vous demander, je crois,
La main que vous m'aviez accordée autrefois.

ADRIENNE.

Je vous reconnais donc ! Ah ! ces bonnes paroles
Compensent bien l'aigreur de vos boutades folles !
Georges, vous êtes donc toujours jaloux ?

LE MARQUIS.

Jaloux !
Je le serais de moi, lorsqu'il s'agit de vous.

ADRIENNE.

C'est de vous, en effet, mon ami, que vous l'êtes,
Et c'est votre procès ici que vous me faites.
Vous m'avez défendu de parler, je me tais.

LE MARQUIS.

En vous le défendant, je vous le demandais !

ADRIENNE, *après un long silence.*

Un soir que je devais accompagner ma fille
A je ne sais quel bal costumé, de famille,
Je cherchais un bijou dont elle avait besoin,
Et naturellement je ne le trouvais point.

J'avais bouleversé toutes mes chiffonnières,
Quand un petit écrin, que je ne cherchais guères,
Oublié là, depuis que je n'ai plus seize ans,
Me tomba sous la main ; je l'ouvris, et dedans...—
J'avais pourtant brûlé vos lettres, mais que sais-je?
Une avait échappé par quelque sortilége !
Je la lus, la relus et me repris bientôt
Au douloureux bonheur d'en scruter chaque mot ! —
Valentine alla seule au bal, sous la tutelle
De Robquin, qui, plus tard, revenant avec elle,
Poussa jusque chez moi... — Je le sais curieux,
Et j'éteignis ma lampe en essuyant mes yeux !...

LE MARQUIS.

Mon cœur me disait bien que vous m'aimiez encore !

ADRIENNE.

Mon ami...

LE MARQUIS.

Vous m'aimez, et moi je vous adore !...
Personne cette fois ne nous séparera !

ADRIENNE.

Vous voulez...

LE MARQUIS.

Quand je vins, c'est Dieu qui m'inspira !
Rien n'est encor perdu ! mais l'âge nous déborde,
Profitons du dernier répit qu'il nous accorde,
Dérobons à l'automne un reste de printemps,
Soyons, soyons heureux, nous n'avons que le temps !
Concentrons sur nous seuls toute notre pensée,
Et reprenons la vie où nous l'avons laissée.

ADRIENNE.

Vous l'exigez; eh bien, je ne résiste plus!
J'aurais trop à souffrir aussi de mes refus!

LE MARQUIS.

Vous pleurez?

ADRIENNE.

Oui, je pleure! oui, prise à l'improviste,
Devant tant de bonheur je me sens toute triste.

LE MARQUIS, lui prenant la main qu'il couvre de baisers.

Ah! c'est donc votre main que je tiens!...

ADRIENNE.

Gardez-la!
Le ciel nous devait bien cette revanche-là!...

LE MARQUIS.

Mon Adrienne aimée...

ADRIENNE, lui fermant la bouche avec la main.

On vient; on vient. Silence!

LE MARQUIS, radieux.

J'avais fini la vie, et je la recommence!

Robquin paraît, achevant une pêche.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ROBQUIN.

LE MARQUIS, tendant gaîment la main à Robquin.

Salut, mon vieux Robquin! tu ne m'en veux plus?

ROBQUIN.

Moi?
Ta colère, mon bon, n'a fait de mal qu'à toi...

LE MARQUIS.

Bien ; mais je t'enverrai pour clore l'anecdote
Tout un costume grec, y compris la calotte !...

ROBQUIN.

Tiens ! j'aurai l'air d'un Turc !... Cet excellent Gaston !...

LE MARQUIS.

Pourquoi Gaston ?

ROBQUIN, *étonné.*

Pourquoi ? parce que c'est ton nom...

LE MARQUIS.

Mais pas plus que le tien...

ROBQUIN.

Ah ! bah !

ADRIENNE, *à Robquin.*

Que vous disais-je ?

ROBQUIN.

Je me souviens pourtant, mon ami, qu'au collége...
Est-ce que par hasard je me serais trompé ?

LE MARQUIS.

Mon ami, tu confonds...

ADRIENNE, *à Robquin.*

Êtes-vous attrapé !

ROBQUIN, *embarrassé.*

J'en suis sûr, je maintiens mon dire ; et que je meure...

ADRIENNE, *riant.*

Gardez-vous-en, cousin, nous dînons dans une heure.

Elle sort.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, ROBQUIN.

LE MARQUIS.

Je to dis que Gaston...

ROBQUIN.

Gaston...

LE MARQUIS.

Est mon cousin;
Un garçon, rouge, gros...

ROBQUIN, continuant.

Méchant, bête, malsain;
De mon âge, j'y suis! Mais, mais ne t'en déplaise,
Mon cher, voilà qui change horriblement la thèse,
Je ne te connais pas...

LE MARQUIS.

C'est ce quo je me dis.

ROBQUIN.

Je ne t'ai jamais vu...

LE MARQUIS.

Jamais...

ROBQUIN.

Et je t'ai pris
Pour ton cousin...

LE MARQUIS.

Tant pis!

ROBQUIN.

Je suis ton aîné.

LE MARQUIS.

Peste!

Et de beaucoup.

ROBQUIN, piqué.

Beaucoup... c'est être trop modeste.

LE MARQUIS.

Mais je n'en suis pas moins d'Henri Quatre.

ROBQUIN.

Merci!

Henri Quatre est aussi sur le Pont-Neuf, et si
Tous ceux qui l'ont passé se devaient l'accolade
Nous aurions tout Paris, mon cher, pour camarade!

Avec force cérémonies.

Soyez donc assez bon, monsieur, pour excuser...

LE MARQUIS.

J'ai, quoi qu'il m'en coutât, dû vous désabuser,
Monsieur, mais nous pourrions peut-être donner suite
A ce ton d'amitié que vous quittez bien vite?
Puisque nous avons fait tant que nous dire : tu,
Tenons-nous-en au tu...

ROBQUIN.

Tu tu, turlu tu tu!

Mais ce que j'en faisais n'était que pour la forme.
Je n'y tiens pas du tout, d'ailleurs : je me conforme
A l'usage qui veut pour un oui, pour un non,
Qu'on se traite entre anciens de pair à compagnon. —
Monsieur...

LE MARQUIS.

Monsieur...

ROBQUIN.

Monsieur pardonnera, j'estime,
Une erreur dont je suis la première victime?

LE MARQUIS.

C'est moi qui suis, monsieur, honteux de mon erreur.

ROBQUIN.

Ah ! monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Ah! monsieur!

ENSEMBLE.

Serviteur!

Ils sortent par deux côtés différents; le rideau tombe.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIENNE, seule.

Ah ! que je suis heureuse ! et que, depuis hier,
Ce restant de beauté m'est redevenu cher !
Sa femme ! être sa femme !... après ce long naufrage
M'éveiller tout d'un coup le pied sur le rivage !...
Quel rêve et quelle joie !... Ah ! je crois rajeunir
De tout ce temps perdu qui veut bien revenir !
Comme un convalescent que le grand air enivre,
Je me retrouve enfin, je vis, je me sens vivre,
De mon propre bonheur tout semble s'animer...
Ah ! ce que c'est pourtant, ce que c'est que d'aimer !

Entre Robquin.

SCÈNE II.

ROBQUIN, ADRIENNE.

ADRIENNE, à Robquin qui la regarde d'un air narquois.
C'est votre compliment que vous venez me faire ?
Je l'accepte, merci !...

ROBQUIN, surpris.
Vous savez le mystère ?

A part.

Valentine a parlé !

ADRIENNE, à part.

Le marquis, il paraît,
L'a pris pour confident...

Haut.

Et qui donc le saurait,
Si je ne savais pas que je me remarie.

ROBQUIN.

Vous vous remariez !... mais, bravo ! Je parie
Que c'est avec l'auteur de ce certain billet...

ADRIENNE.

Peut-être...

ROBQUIN.

Réservons son nom pour le bouquet !
Les conseils du marquis vous ont donc décidée?

ADRIENNE.

Je l'avoue...

ROBQUIN.

On revient à ma première idée !
On ne m'écoute pas, moi, je suis un ami.
On n'écoute jamais ses amis qu'à demi ;
Mais vienne un étranger, on le croit tout de suite;
Sa parole est de sucre, on l'avale au plus vite ;
Ce que dit l'un n'est bien que par l'autre redit,
Et saint Jean Bouche-d'Or y perdrait son crédit.

ADRIENNE.

Oh ! vous ne pouvez pas m'en vouloir...

ROBQUIN.

Dieu m'en garde !

C'est un simple aperçu moral que je hasarde,
Bien que j'aie à présent peine à me figurer...—
Sur ce chapitre-là leste à me rembarrer,
Dès que je soufflais mot vous jetiez feux et flammes. —
Ce matin...—

A part.

Ah! monsieur, quels totons que les femmes!...

Haut.

Nous aurons donc, faisant d'un notaire deux coups,
Pour couronner le bal un quadrille d'époux.

ADRIENNE.

Vraiment. Mon compliment en échange du vôtre;
Vous ferez un mari tout aussi bon qu'un autre.
Puis, pour qui vous connaît, n'était-il pas certain
Qu'ayant dit non hier, vous diriez oui demain.

ROBQUIN.

Je n'y suis pas du tout...

ADRIENNE.

Dans ce fameux quadrille
J'aurai pour vis-à-vis...

ROBQUIN.

Valentine...

ADRIENNE.

Ma fille!...

ROBQUIN.

Oui, parbleu! de qui donc croyez-vous qu'il s'agit?

Riant.

De moi! — Si cette fois quelqu'un s'est contredit,
Ce n'est pas le cousin Robquin qui, de rencontre,
Fait volontiers la part et du pour et du contre,

Mais hors du célibat ne voyant rien de bon,
A fait vœu de rester et restera garçon!

ADRIENNE.

Cette plaisanterie est vraiment des plus drôles,
Mais elle a le défaut d'intervertir les rôles.
Ma fille se marie, et c'est vous qui venez
Me faire part à moi, sa mère...

ROBQUIN.

Devinez
Quel fortuné mortel, grâce à moi seul, cousine,
A si fort attendri le cœur de Valentine.
Je crois qu'à tout le moins vous ne m'en voudrez plus.

ADRIENNE.

Je ne suis pas en train d'éplucher vos rébus...

ROBQUIN.

Un garçon d'avenir et de grande naissance,
Dont le père est un peu de notre connaissance,
Un joli cavalier... Vous ne devinez pas? —
Brun comme moi, du temps que j'étais brun, hélas!
Ferdinand, puisqu'il faut enfin qu'on vous le dise...

ADRIENNE, *très-émue.*

Le fils du marquis!...

A part.

Ciel!

ROBQUIN.

Oui, voilà la surprise
Que je vous ménageais!...

ADRIENNE, *à part.*

Dieu la lui rende un jour!

ROBQUIN.

A quand les deux contrats, hein? cousine! L'amour
Est un petit monsieur pressé de sa nature,
Surtout lorsqu'il est jeune, et jamais, je vous jure,
Jamais en moins de temps ce mauvais petit nain
En deux cœurs à la fois n'a fait plus de chemin!

ADRIENNE.

Ils s'aiment! vous perdez la tête, j'imagine.

ROBQUIN.

Mais non...

ADRIENNE.

Vous êtes fou!

ROBQUIN.

Je vous réponds, cousine...

ADRIENNE.

Allons! c'est impossible! ils ne peuvent s'aimer,
Nos enfants!

ROBQUIN.

Pourquoi donc? je puis vous affirmer...

ADRIENNE, *s'emportant tout d'un coup.*

De quoi vous mêlez-vous d'abord...

ROBQUIN, *stupéfié.*

Mais je me mêle...

ADRIENNE.

Je ne sais rien de pis que ces faiseurs de zèle,
Qui prodiguant à tous leurs soins désobligeants
De services fâcheux assassinent les gens.
Je me demande enfin quelle rage est la vôtre.

ROBQUIN.

Mais ce choix, après tout, n'est pas plus sot qu'un autre,
D'autant que le héros répond exactement
Aux clauses du programme, à moins d'amendement.
Le vent a tourné, soit! mais je n'en suis pas cause;
Vous parliez d'un garçon qui, faisant quelque chose,
Aimât et fût aimé : celui-ci vint, je crus
Trouver la pie au nid, j'ai mis la main dessus.

ADRIENNE.

Il suffit, laissez-moi; je verrai Valentine.

ROBQUIN.

La destineriez-vous à sainte Catherine?

ADRIENNE.

Vous m'impatientez; pour Dieu! n'insistez pas.

ROBQUIN.

Je tombe de mon haut! obliger des ingrats
C'est leur donner en main un bâton pour vous battre!
Ah! je m'en souviendrai! Mettez-vous donc en quatre!
Si je m'y mets jamais pour d'autres que pour moi...

ADRIENNE.

Ce sera plus prudent, en effet.

ROBQUIN.

Je le voi;
Et puisse la leçon servir aux bonnes âmes
Qui ménagent encor des surprises aux femmes!

SCÈNE III.

ADRIENNE, *seule.*

Serait-il donc écrit que ce cruel amour
Me persécutera jusqu'à mon dernier jour,
Et ne me permettant l'oubli ni l'espérance,
Remplira de lui seul toute mon existence!

Elle va pour sortir, le marquis paraît.

SCÈNE IV.

ADRIENNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous sortiez ?...

ADRIENNE, *hésitant.*

Non... j'allais...

LE MARQUIS, *remarquant son trouble.*

Que s'est-il donc passé?

ADRIENNE.

Rien!

LE MARQUIS.

Rien! alors pourquoi cet air embarrassé?
Adrienne! est-ce vous, est-ce moi que menace
Je ne sais quel malheur... Répondez-moi, de grâce...

ADRIENNE.

Mais c'est peut-être à tort que je m'alarme...

LE MARQUIS.

Enfin,
Qu'est-ce qu'on vous a dit, qui vous l'a dit?

ADRIENNE.

Robquin!

LE MARQUIS.

Robquin, toujours Robquin! Mais c'est donc une peste!
Que vous a-t-il encor raconté de funeste?
Voyons!... Au diantre soit ce babillard maudit
Qui dit tout ce qu'il sait et ne sait ce qu'il dit!
Rien d'ailleurs entre nous n'est changé, que j'espère,
Nos projets...

ADRIENNE.

Nos projets sont retombés à terre!
Arrêtant le marquis qui va parler.
L'obstacle qui jadis nous séparait n'est plus,
Les parents sont partis, les enfants sont venus!

LE MARQUIS.

Qu'ont à voir nos enfants dans notre mariage?
Parlez! je ne puis plus y tenir davantage...

ADRIENNE.

On dit qu'ils s'aiment!

LE MARQUIS.

Ah!... et puis...

ADRIENNE.

C'est tout...

LE MARQUIS.

Comment....

ADRIENNE.

Que voulez-vous de plus?

LE MARQUIS.

Rien! rien absolument.
Voilà pour tant de bruit une plaisante cause,
Et vous vous effrayez, ma foi! de peu de chose.
Ils s'aiment! pour cela d'abord il leur faudrait
Laisser le temps de voir comme ils ont le cœur fait,
S'aimer!... En vérité, Robquin bat la campagne,
Il est fou, ma parole!... et ce mal-là se gagne.
Parlons donc d'autre chose, et tenez pour certain
Qu'on devrait bien couper la langue de Robquin.

ADRIENNE.

Osez-vous plaisanter!

LE MARQUIS.

D'une pareille histoire!

ADRIENNE.

Dieu sait combien est vif mon penchant à vous croire,
Mais je veux avant tout tirer le fait au clair :
Que voulez-vous! je sens comme un malheur daus l'air!
Ils s'aiment! j'en suis sûre! oui! cela devait être! —
Ils portaient dans leur sang l'amour qui vient d'y naître!..

LE MARQUIS.

Eh bien! que verriez-vous de si mal là-dedans,
Que notre âme eût passé de nous à nos enfants?

ADRIENNE.

Grand Dieu! pensez-vous donc que je sois femme à prendre
Vous pour mari, monsieur, et votre fils pour gendre?
Nous nous comprenons mal, alors, et je conçois..,

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? quel obstacle y verriez-vous?

ADRIENNE.

Je vois
Que ces unions-là, qui passent pour légales,
Sont en dépit de tout honteuses, immorales,
Qui jettent par moitié dans des lits différents
Les enfants d'une part, de l'autre les parents!

LE MARQUIS.

Raisonnez, Adrienne, et je réponds d'avance...

ADRIENNE.

On ne raisonne pas avec sa conscience...

LE MARQUIS.

Ce genre d'union dans le monde est commun;
Je vous en citerais mille exemples pour un!

ADRIENNE.

Les exemples mauvais dont le monde foisonne,
Tolérés de chacun, ne font loi pour personne.

LE MARQUIS.

Les femmes ont vraiment des trouvailles de cœur,
Des révélations de tact et de pudeur... —
Je conçois, je partage au fond vos répugnances;
Oui, ces unions-là manquent aux convenances.
L'imagination a ses effrois aussi,
Et je sens, comme vous, ce qui vous choque ici.
Mais supposons un an ou deux ans d'intervalle
D'un mariage à l'autre, alors plus de scandale,
Car ces rapprochements dont les moins délicats
Souffrent toujours un peu ne se produisent pas!...

Adrienne ! il y va de toute l'existence !
A notre âge, l'amour est à bout d'espérance ;
Et plutôt que vous voir arracher de mes bras
Cette fois !... cette fois, je n'y survivrais pas !

ADRIENNE.

Nos enfants...

LE MARQUIS.

Nos enfants se connaissent à peine ;
Ils ont le temps pour eux et tout ce qu'il amène...

ADRIENNE.

C'est ainsi que parlait votre père jadis !

LE MARQUIS.

Il me connaissait mal, et je connais mon fils !

ADRIENNE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais si vous m'aimiez vraiment, comme moi-même
Je vous aime, Adrienne, enfin comme l'on aime,
Avec cette énergie aveugle et cette ardeur
Qui ne laissent debout que l'amour dans le cœur,
Vous n'invoqueriez pas un si mince scrupule
Contre une passion dont la fièvre me brûle !

ADRIENNE.

Je sens que j'ai raison, et je crains d'avoir tort :
Faut-il donc, malgré moi, que je vous cède encor ?

LE MARQUIS.

Adrienne !

Ferdinand paraît

Ah ! dis-moi...

Bruit dans la coulisse. Valentine et Robquin entrent en se disputant.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FERDINAND, VALENTINE, ROBQUIN.

ROBQUIN, à Valentine, qui court à sa mère.

Te tairas-tu, gamine?

VALENTINE, à Adrienne.

C'est ton cousin Robquin qui toujours me taquine.
Il ne sait qu'inventer pour me tourner le sang,
Tant il a l'âme noire et l'esprit malfaisant...

ADRIENNE, à Robquin.

Qu'avez-vous encor fait à cette enfant?

ROBQUIN.

Rien d'autre
Que...

VALENTINE.

Voilà devant toi qu'il fait le bon apôtre;
Dès que tu n'es plus là...

LE MARQUIS.

Mais c'est un boute-feu
Que ce monsieur Robquin...

VALENTINE, à Robquin.

Répétez donc un peu
Ce que vous me disiez, si vous l'osez encore...

ROBQUIN.

Je ne te disais rien...

VALENTINE.

Menteur!

ROBQUIN.

Foi d'Isidore!

VALENTINE.

« Tu sais que ta maman va se remarier, » —
Ce sont vos propres mots; venez donc le nier! —
Oui, maman, il l'a dit...

ROBQUIN.

Eh bien! la belle affaire!
Puisque c'est vrai, pourquoi faire tant de mystère?

VALENTINE, à sa mère.

C'est vrai?

ROBQUIN.

Sans doute...

VALENTINE, extrêmement émue.

Quoi!... tu ne lui réponds pas?
C'est donc vrai, ce qu'il dit, tu te remarîras?
Je ne serais donc plus pour toi qu'une étrangère,
Si tu prenais le nom d'un autre que mon père!...
Tes yeux quittent les miens, tu pâlis, tu te tais!...
Jamais tu ne sauras le mal que tu me fais...
Ma mère!

ADRIENNE, visiblement troublée, hésitant.

Je ne sais encore, mais lors même...
Réfléchis donc, un jour ou l'autre, que toi-même... —
D'autres affections vont t'enlever à moi...

VALENTINE.

Je resterai toujours, oh! toujours avec toi!
Je n'aurais jamais pu te quitter, ce me semble!
Mon père est entre nous quand nous sommes ensemble;

Nous vivrons tous les trois ! J'ai grandi dans tes bras,
Mère ; c'est dans les miens, là, que tu vieilliras !...

ADRIENNE, *l'interrompant.*

Mais c'est de la démence...

VALENTINE, *avec une douleur croissante.*

Oui, c'est de la démence !...
En effet ! je deviens folle dès que j'y pense... —

Avec une explosion de larmes.

Mon père ! tu l'aimais autrefois, et pourtant...
Tu ne l'aimes donc plus, lui qui nous aimait tant ! —
Je t'aime bien aussi, tu le sais... — mais, en somme,
Mais plutôt que de voir un étranger, un homme
Que je détesterais, à qui tu dirais toi,
Te parler sans respect, t'embrasser devant moi,
Toi, ma mère !... Ah ! vois-tu, ce serait un supplice
Que jamais... non, jamais...—Quelque effort que je fisse,
J'en mourrais !..

Elle tombe suffoquée par les sanglots dans les bras de sa mère.

ADRIENNE.

Mon enfant ! mon trésor adoré,
Mon seul amour vivant ! rien de cela n'est vrai ! —
Tu m'entends, n'est-ce pas ? — reviens à toi, chérie ;
N'es-tu pas mon bonheur, mon cœur, mon sang, ma vie !

La caressant.

Voyons !... je t'en conjure !...

D'une voix enfantine et suppliante.

Ouvre tes jolis yeux !...

La couvrant de baisers.

Parle donc à ta mère !

Après une pause.

Eh bien ! te sens-tu mieux ?

VALENTINE, *qui lui a doucement passé les mains autour du cou.*

Un peu...

ADRIENNE, *la prenant sur ses genoux.*

Terrible enfant! quelle peur tu m'as faite!
Mais quelle idée aussi tu vas te mettre en tête :
Méchante! à quel propos, dis, me remarier?
Ne suffis-tu pas seule à mon cœur tout entier!
Ah! je voudrais te dire à quel point tu m'es chère,
Te le prouver...

VALENTINE, *se jetant à son cou.*

Maman! reste toujours ma mère!...
Je t'ai fait de la peine aussi,

Se laissant glisser aux genoux d'Adrienne.

pardonne-moi!
On a des mouvements qui sont plus forts que soi...—

Se relevant, à Robquin.

C'est ce vilain Robquin qui...

ROBQUIN.

Fi! mademoiselle
Qui s'en va se fâcher lorsqu'on rit avec elle!

LE MARQUIS, *immobile jusque-là, allant à Adrienne.*

Me ferez-vous l'honneur, madame, d'accorder
A mon fils, qui venait pour vous la demander,
La main...

FERDINAND, *bas, l'interrompant.*

Vous savez donc?

LE MARQUIS, *de même, lui montrant des yeux Valentine.*

Chut!

Haut, continuant.

de mademoiselle
Valentine de Bruck?...

ADRIENNE, s'efforçant de sourire.

Mais sa main dépend d'elle :
Réponds, ma fille ; oui, non ?

VALENTINE.

Oui...

ADRIENNE, la faisant passer au bras de Ferdinand.

Soyez donc contents !
Vous avez, je le vois, profité des instants. —

Au marquis, à voix plus basse.

Résignons-nous, restons ce que nous devons être :
Le meilleur de l'amour est l'amitié...

Elle lui tend franchement la main.

LE MARQUIS, la prenant.

Peut-être !...
Nous nous sommes trompés, ma chère amie : hélas !
L'occasion revient, le temps ne revient pas !
Qu'ils soient heureux pour nous !

ADRIENNE.

Leurs fils seront les nôtres !

ROBQUIN, sucrant et gobant un verre d'eau.

Ces satanés enfants, ils n'en font jamais d'autres !

Le rideau tombe.

FIN.

NOTE

Je crois devoir rétablir ici, telle qu'elle était faite primitivement, la partie retranchée pour des raisons de théâtre de la scène entre Robquin et le marquis au 1er acte (page 25).

. . . .

On n'a plus qu'à tousser, on crache de l'argent :
Mais aujourd'hui qu'on fait sa fortune à la course,
Crois-moi, lance ton fils à la Bourse...

LE MARQUIS.

A la Bourse,
A la Bourse, un tripot singeant le Parthénon
Et dont des nouveaux grecs ont dû tirer leur nom!
A la Bourse, mon fils!... Il est des gens honnêtes
Qui, je le sais, monsieur, en sortent les mains nettes,
Mais cela seul suffit à flétrir l'agio
Que la Bourse ait monté le jour de Waterloo!

ROBQUIN.

Des sentiments romains dignes d'un gentilhomme,
Mais n'étant qu'un bourgeois et n'étant pas de Rome,
Je me dis : bon! autant de pris sur l'ennemi,
Et j'empoche!...

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc : parmi
Les anciens de là-bas, nos compagnons... etc.

. . . .

Le reste comme dans la brochure.

